Jean-Pierre Perraudin de Lourtier

Autor(en): **Forel, F.-A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles**

Band (Jahr): **35 (1899)**

Heft 132

PDF erstellt am: **03.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-265680

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

JEAN-PIERRE PERRAUDIN de Lourtier

par F.-A. FOREL.

On connaît Perraudin par une phrase de Jean de Charpentier qui, dans son *Essai sur les glaciers*, page 241, écrivait :

« La personne que j'ai entendue pour la première fois émettre cette opinion (l'hypothèse qui attribue à des glaciers le transports des débris erratiques) est un bon et intelligent montagnard nommé Jn-Pierre Perraudin, passionné chasseur de chamois, encore vivant au hameau de Lourtier, dans la vallée de Bagnes. Revenant, en 1815, des beaux glaciers du fond de cette vallée, et désirant me rendre le lendemain par la montagne de Mille au St-Bernard, je passai la nuit dans sa chaumière. La conversation durant la soirée roula sur les particularités de la contrée et principalement sur les glaciers qu'il avait beaucoup parcourus et qu'il connaissait fort bien. « Les glaciers de nos montagnes, me dit-il alors, ont eu jadis une bien plus grande extension qu'aujourd'hui. Toute notre vallée jusqu'à une grande hauteur au-dessus de la Dranse a été occupée par un vaste glacier, qui se prolongeait jusqu'à Martigny, comme le prouvent les blocs de roches qu'on trouve dans les environs de cette ville et qui sont trop gros pour que l'eau ait pu les y amener. Quoique le brave Perraudin ne fît aller son glacier que jusques à Martigny, probablement parce que lui même n'avait peut-être guère été plus loin, et quoique je fusse bien de son avis relativement à l'impossibilité du transport de blocs erratiques par le moyen de l'eau, je trouvai néanmoins son hypothèse si extraordinaire, si extravagante même, que je ne jugeai pas qu'elle valût la peine d'être méditée et prise en considération[1]. »

Cette idée, Charpentier la reprit en 1829 sous l'impulsion de Venetz, l'ingénieur cantonal valaisan, il l'élabora et la fit prévaloir.

D'après cette première note, Perraudin a eu le mérite de tirer de l'observation des débris erratiques non seulement l'explication si longtemps cherchée de ces curieux rocs et graviers dispersés loin de leur lieu d'origine dans les Alpes, mais encore la géné-

[1] Charpentier, *Essais sur les glaciers*, p. 421, Lausanne. 1841.

ralisation d'importance capitale de l'ancienne extension des glaciers bien au delà de leurs limites actuelles.

Une bonne fortune m'a mis entre les mains une seconde note, inédite celle-là, du même Perraudin, qui nous montre que son coup d'œil investigateur avait reconnu la signification d'un autre phénomène naturel. Sur un feuillet d'un Récit de voyage à l'Entremont en 1818 par Henri Gilliéron, diacre à Vevey[1], est une note manuscrite que je reproduis en fac-similé dans la planche ci-jointe. Elle se lit comme suit :

« *Observations faites par un paysan de Lourtier.* — Ayant » depuis longtemps observé des marques ou cicatrices faites sur » des rocs vifs et qui ne se décomposent point (ces marques sont » toutes dans la direction des vallons) et dont je ne connaissais » pas la cause, après bien des réflexions, j'ai enfin, en m'appro- » chant des glaciers, jugé qu'elles étaient faites par la pression » ou pesanteur des dites masses, dont je trouve des marques au » moins jusqu'à Champsec. Cela me fait croire qu'autrefois la » grande masse des glaciers remplissait toute la vallée de Ba- » gnes, et je m'offre à le prouver aux curieux par l'évidence, en » rapprochant les dites traces de celles que les glaciers décou- » vrent à présent.

» Par l'observateur Jean-Pierre PERRAUDIN ».

Il est évident que dans ces lignes Perraudin parle des stries sculptées par les glaciers sur les roches polies et *moutonnées* par le frottement de la masse en mouvement. Ces stries glaciaires sont l'un des symptômes caractéristiques du passage des glaciers dans une localité qui n'en possède plus.

Cette note manuscrite est-elle bien de la main de Perraudin ? Oui, car nous lisons en tête du manuscrit de Gilliéron l'inscription : « M. Pierre Perraudin, à Lourtier, a eu ce cahier en main, et est très instruit sur ces localités. C'est lui qui a ajouté ici diverses notes et le précieux croquis adjoint à la page 42. »

Le croquis de la page 42, qui reproduit le glacier de Corbassière avec une remarquable talent d'expression topographique,

[1] Manuscrits Gilliéron de la Bibliothèque cantonale vaudoise, vol. n° 30, p. 223. — Jean-Siméon-Henri Gilliéron, 1679-1838, pasteur à Dommartin, à Vevey, puis à Cully, a laissé de nombreux volumes manuscrits, notes historiques, statistiques, économiques, récits de voyages, etc., où l'on retrouvera bien des documents précieux et intéressants.

la longue légende qui l'explique, ainsi que diverses notes éparses dans les marges du récit de Gilliéron sont toutes de la même main, avec les mêmes particularités graphiques et la même orthographe. J'ai pu du reste, étudier soit l'écriture, soit la signature de J.-P. Perraudin sur de nombreuses notes et papiers manuscrits qui m'ont été confiés par la famille Perrodin[1] de Lourtier et j'ai vérifié avec une parfaite sûreté l'authenticité de la note du manuscrit Gilliéron.

Quelle est la date de la note de Perraudin? Dans le manuscrit Gilliéron nous trouvons une lettre de Ch. Deloes, qui dit à son cousin Gilliéron : « En vous retournant votre manuscrit, je viens vous remercier de la complaisance que vous avez eue de nous le prêter; il nous a été extrêmement utile en nous servant de guide fidèle et éclairé pendant toute notre route et de recommandation puissante à Bagnes et au St-Bernard. » Cette lettre est datée de Villeneuve, 23 août 1819.

Du reste, dans l'entête de son récit, Gilliéron nous dit : « J'ai crayonné à mesure les observations et les renseignements recueillis sur la route. De retour chez moi, j'ai écrit *currente calamo* tout ce que ma mémoire, aidée de mes notes, a pu me fournir. »

Tout cela nous donne une date certaine pour la note de Perraudin, entre août 1818 et août 1819.

De cette note et de ces circonstances, il résulte que, avant 1819, Perraudin a observé les polis et les stries glaciaires; qu'il les a reconnus en dehors du champ actuel des glaciers, et qu'il a basé sa généralisation de l'ancienne extension des glaciers, non seulement sur la dispersion des blocs erratiques, comme nous le savions par Charpentier, mais encore sur la distribution éloignée des polis glaciaires. Perraudin avait donc, avec une sûreté remarquable, tiré de ses observations les éléments principaux de la théorie glaciaire, qui n'a été élaborée par Venetz, Charpentier, Agassiz et leurs successeurs, que 15 et 20 ans plus tard.

Dans une course que j'ai faite à la vallée de Bagnes, le 17 mai 1899, j'ai retrouvé à Champsec un ancien ami de Perraudin, le vieux père Jean-Pierre Fellay, qui, avec une grande lucidité d'idées, m'a raconté ses souvenirs sur son camarade d'il y a 60

[1] La famille Perrodin, de Lourtier et du Chable, a adopté actuellement pour son nom l'ancienne orthographe qui résulte, paraît-il, d'antiques inscriptions sur des registres officiels. Nous conserverons cependant pour notre Jean-Pierre Perraudin l'orthographe qui est devenue classique dans l'histoire de la géologie.

ou 70 ans. Il m'a dit que Perraudin l'entretenait souvent et avec enthousiasme des glaciers, de leur action, de leur étendue, de leur ancienne extension dans toute la vallée de Bagnes. C'était une de ses idées favorites. A quelle époque de la vie de Perraudin ces conversations se rapportent-elles? Etait-ce avant son contact avec Venetz et Charpentier? Etait-ce seulement après que la théorie des glaciers avait fait son chemin dans le monde? Je n'ai pas pu l'élucider avec certitude. Le père Fellay est sourd, il commence sa réponse en français, mais bientôt il reprend son patois bagnard; enfin, il est actuellement dans la 97e année de son âge. Dans ces conditions, on comprendra que l'entretien, très intéressant, je dirais très émouvant, que j'ai eu avec lui, n'était pas facile, ni définitivement démonstratif.

La question doit cependant être posée : Est-ce Perraudin qui a agi sur Venetz? Est-ce Venetz qui a donné à Perraudin l'idée de l'ancienne extension des glaciers? Pour les influences de Perraudin et de Venetz sur Charpentier, la question est résolue par le récit de Charpentier lui-même. Pour les relations de Venetz avec Perraudin, nous n'avons pas de confidences directes.

Venetz, ingénieur cantonal valaisan, était appelé à visiter fréquemment la vallée de Bagnes; en 1818, la catastrophe du Giétroz l'y a fait vivre pendant tout le printemps, et il a certainement été en contact intime avec J.-P. Perraudin, le plus intelligent, le plus ardent des montagnards de ce district[1]; nous en avons la preuve dans une phrase de Venetz, que nous citerons plus loin. Dans les causeries qu'ont eues entre eux ces deux hommes, tous deux s'occupant des glaciers, de leur extension, de l'envahissement possible de la vallée par leur poussée exagérée[2], lequel a été l'initiateur, l'inspirateur des grandes hypothèses qui devaient tant se développer plus tard?

Je n'hésite pas à attribuer ce rôle à Perraudin. En 1815, en parlant à Charpentier, il faisait venir les glaciers jusqu'à Marti-

[1] En octobre 1818 c'était Perraudin qui était chargé par le Président du Dixain de Martigny de diriger les opérations préparatoires de la mise au concours des travaux de défense ordonnés par le gouvernement du Valais, d'après les plans de l'ingénieur Venetz.

[2] En 1818, non seulement le glacier du Mont Durand, comme aujourd'hui, mais encore le glacier de Giétroz et de Breney faisaient pont sur la Dranse ; le glacier de Zessetta amenait son front jusqu'au torrent. (Notes inédites du MS. Gilliéron.)

gny pour y porter les débris erratiques; en 1818, dans la note que nous publions, il les faisait remplir la vallée de Bagnes pour y strier et polir les rocs; il avait déjà en idée, aussi loin que le lui permettaient ses connaissances et son observation, la théorie de l'ancienne extension de glaciers. A cette époque, Venetz n'était pas aussi avancé. En 1816, dans la session de Berne de la Société helvétique des Sciences naturelles, il avait parlé des glaciers, mais en traitant essentiellement du cheminement des blocs sur et dans le glacier[1]. En 1821, il rédigeait un « Mémoire sur les variations de la température dans les Alpes de la Suisse », pour répondre à une question mise au concours en 1817 et 1821 par la Société des Sciences naturelles; ce mémoire, qui fut couronné, n'a été imprimé qu'en 1833[2]. Là, Venetz, en cherchant des preuves des variations climatiques, les demande entr'autres à d'anciennes moraines qui prouveraient, dans les temps anciens, un plus grand avancement des glaciers. Mais il est encore bien réservé; il ne s'éloigne guère de plus de quelques kilomètres, une lieue au plus des glaciers actuels (le glacier de Fiesch serait autrefois descendu jusqu'à Lax, à 5 ½ kilomètres en aval de la glace d'aujourd'hui; c'est le cas le plus extrême que je trouve dans les 34 exemples que Venetz indique[3]). Or, déjà en 1815, Perraudin faisait venir ses glaciers de la vallée de Bagnes jusqu'à Martigny, à 40 kilomètres du glacier d'Otemmaz, au fond de la vallée.

Plus tard, Venetz a développé sa théorie. En 1829, à la session du Grand-St-Bernard de la Société des Sciences naturelles, il n'hésitait plus à amener les glaciers jusqu'au flanc du Jura et ainsi il est incontestablement l'auteur de la théorie scientifique de l'ancienne extension des glaciers, de l'époque glaciaire[4].

[1] *Le Journal des mines*, V II.

[2] Mémoires de la Soc. helv. Sc. nat. I, II, 1, Zurich, 1833.

[3] On peut cependant tirer de l'ensemble du mémoire, et surtout de la 1re des conclusions qui le résument (« les moraines qui se trouvent *à une distance considérable des glaciers* datent d'une époque qui se perd dans la nuit des temps ») l'impression que Venetz avait bien reconnu des dépôts erratiques fort loin des glaciers et qu'il commençait à entrevoir les idées directrices de sa théorie de la grande extension des glaciers.

[4] Nous n'ignorons pas, quand nous parlons ainsi, que longtemps avant Venetz, l'Ecossais John Playfair, avait déjà esquissé les premiers linéaments de la théorie glaciaire. En 1802, il avait décrit parfaitement le pouvoir de transport des glaciers, et expliqué par leur moyen la dis-

Mais cette comparaison de dates m'amène nécessairement à la conviction qne l'initiateur a bien été Perraudin, et que, s'il y a eu, comme cela est probable, réaction entre ces deux hommes, l'impulsion première a été due au chasseur de chamois qui a gagné à ses idées l'ingénieur valaisan, comme plus tard Venetz lui-même a converti Charpentier, comme Charpentier a converti Agassiz.

C'est une figure singulièrement intéressante que celle de ce Jean-Pierre Perraudin. Voici le portrait qu'en traçait le doyen Bridel en 1819 :[1]

«... Un paysan de ce village (Lourtier) voulut décidément être notre guide, et nous assura qu'il n'aurait pas un moment de tranquillité pendant notre voyage, s'il n'était avec nous .. Il se nomme J.-P. Perraudin, et autant pour son intelligence et son intrépidité que pour ses malheurs, je le recommande aux voyageurs qui vont au glacier de Giétroz. Il est d'autant plus intéressant, qu'ayant depuis peu hérité d'un frère, la Dranse a emporté le domaine et laissé les dettes du défunt, auxquelles il est déterminé à faire honneur; ce brave homme nous fit entrer dans son habitation pour nous présenter à son père, vénérable vieillard de 84 ans, en cheveux blancs, aussi droit qu'il l'était à 20 ans, et

persion des blocs erratiques (*J. Playfair*, Illustrations of the Huttonian thory. Edinburgh 1802, p. 388 sq.) En 1816, après un voyage en Suisse il confirma et développa ses idées sur le vaste glacier qui avait rempli la plaine suisse, des Alpes au Jura, et apporté les blocs erratiques alpins sur les flancs de cette dernière montagne (*Playfair* works I, p. XXIX). Mais les hypothèses de Playfair avaient très peu éveillé l'attention, et elles étaient si bien restées oubliées que, lorsqu'en 1843, Forbes les exhuma, ce fut une révélation nouvelle. (*J. Forbes*, Travels through the Alps. 39, Edinburgh 1843). La théorie des glaciers telle qu'elle est entrée dans la science géologique, est celle de Venetz, de Charpentier, d'Agassiz ; c'est elle qui a conquis brillamment et de haute lutte sa place dans le monde. L'œuvre du physicien Ecossais qui a le mérite incontestable de l'antériorité, et celle des géologues suisses qui a eu la fortune de percer dans la science, ces œuvres analogues ont été élaborées indépendamment les unes des autres ; l'une et l'autre ont été originales ; l'une et l'autre ont droit à l'admiration et à la reconnaissance des géologues modernes, les élèves de ces maîtres du commencement du XIXe siècle.

[1] Le doyen Bridel. *Journal d'un voyage à la vallée de Bagnes.* Conservateur suisse, X, 122, édition de 1829.

qui, dimanche et fête, quelque temps qu'il fasse, arrive le premier de son village à l'église paroissiale [1]; il nous montra aussi sa carabine, avec laquelle il a déjà assassiné 157 chamois. Sous sa conduite, qui nous fut très utile, nous allons en avant. »

Quelques pages plus loin, en parlant du glacier du Giétroz, Bridel nous dit : « Mon guide m'affirma qu'il avait passé plus de cent fois sous le glacier, mais que de sa vie il ne l'avait trouvé aussi beau, et il me félicita d'avoir eu *l'honneur de le contempler dans toute sa gloire*; ce fut son expression [2]. » Ce mot méritait d'être conservé.

Venetz en parle avec considération dans son mémoire de 1821 : « Monsieur Perraudin, conseiller de la commune de Lourtier, habile chasseur de chamois, et amateur de ces sortes d'observations, nous a assuré que les glaciers de Sévereu, de Loui et de la Chaux-de-Sarayer, tous dans la vallée de Bagnes, ont des moraines fort reconnaissables qui sont à environ une lieue de la glace actuelle; il dit que les chalets situés près du glacier de Corbassière sont bâtis sur des moraines composées de débris de pierres calcaires transportées en ces lieux par le glacier de Corbassières venant du Combin. Les rochers qui composent la montagne des environs des dits chalets sont verdâtres, appartenant à une autre formation que celle du calcaire du Combin. [3] »

D'après les inscriptions des registres paroissiaux de Bagnes [4], Jean-Pierre Perraudin, fils de Jean-Pierre, de Lourtier, et de Marie-Catherine Bruchez, a été présenté au baptême le 25 avril 1767; il est décédé le 3 janvier 1858, dans sa 91e année. Il avait lui-même, comme son père, épousé une Marie-Catherine Bruchez [5]; il en eut six enfants et il a laissé à Lourtier et aux Morgnes une nombreuse descendance. J'ai eu le plaisir, en mai 1899, de visiter la famille Perraudin, d'en recevoir le meilleur

[1] J'ai vu dans la maison de l'arrière-petit-fils de ce Jean-Pierre Perraudin le portrait, daté de 1814, de ce vénérable vieillard, alors âgé de 82 ans. On y reconnait les traits énergiques et intelligents que nous allons retrouver chez son fils.

[2] Ibidem, p. 135.

[3] Loco cit. p. 24.

[4] Communication obligeante de M. le chanoine de Cocatrix, curé de Bagnes.

[5] Il y a donc eu dans cette famille, dans deux générations successives, un Jean-Pierre Perraudin allié Marie-Catherine Bruchez.

accueil et de récolter sur place de riches et excellents souvenirs du vénérable aïeul, dans les lieux où il a vécu.

Né à Lourtier, il est resté dans son village, où il a rempli les charges municipales de garde-champêtre et de conseiller de commune; dans l'ordre militaire, il arriva au grade de lieutenant des troupes valaisannes, et prit part au combat de Finges, en mai 1799, ainsi que nous l'apprend un *ex-voto* déposé par lui près des Granges-Neuves. Il fut député de Bagnes au Grand Conseil du Valais et eut l'honneur de présider en qualité de doyen d'âge la séance d'ouverture de la législature. De profession, il était charpentier, et l'on montre plusieurs maisons construites de ses mains. Sa grande passion était la chasse, et sur une poutre de son chalet, à Lourtier, il s'est représenté lui-même, posté derrière un rocher et visant de sa carabine un des nombreux chamois qu'il a « assassinés », suivant l'expression du doyen Bridel[1]. Vaillant montagnard, il était un guide expérimenté et très apprécié. Il jouissait d'une grande autorité dans la vallée et plus d'une fois il fut appelé comme arbitre dans les litiges entre voisins. Honnête, pieux, moral, intelligent, il était l'une des personnalités les plus respectées du district. Il avait de l'humour, et l'on cite encore de lui quelques mots qui sont restés; son souvenir est présent à tous ceux qui l'ont connu[2], sa mémoire est conservée fidèlement dans les jeunes générations de la vallée de Bagnes.

Perraudin était un paysan, un paysan montagnard; jamais il ne jouit d'une autre instruction que celle qu'il put acquérir à l'école de son village; sa culture intellectuelle et morale, il la dut à lui-même. La lutte contre les difficultés de la vie dans cette belle vallée de Bagnes, où la nature est si attachante, mais aussi si sévère et parfois si terrible, a mûri son caractère, mais il est resté un paysan et il n'a jamais cherché à sortir de la position où sa naissance l'avait placé. Si, par ses rares dons

[1] A la fin de sa vie de chasseur Perraudin pouvait se vanter d'avoir tué 184 chamois.

[2] Voici le portrait qu'en trace M. Eugène Gard, d'après ses souvenirs d'il y a 45 ans. « C'était un de ces vieillards qui inspirent le respect, la vénération et l'amour. D'une taille au-dessus de la moyenne, il portait vaillamment les années. Son front était haut, et dans son maintien, dans son regard, dans ses paroles, il y avait quelque chose de noble et de distingué. Nous aimions à l'entendre quand il nous entretenait du passé... »

d'observateur et de penseur, il s'est élevé au rang des précurseurs de la science moderne, en géologie et en glaciologie, il n'en a que plus de mérite, car son développement a été tout personnel et son génie est bien à lui et de lui. Telle est l'impression faite sur moi par cet homme que j'ai appris à aimer.

Nous conserverons avec respect le nom de Jean-Pierre Perraudin. Nous retrouvons en lui le type si intéressant et d'une haute valeur morale et intellectuelle du montagnard des Alpes — du montagnard valaisan, vaudois, bernois, grison, savoyard, il est partout le même, — avec son intelligence, son esprit d'observation, son ardeur passionnée pour la nature. Il est un vrai naturaliste; non pas le naturaliste de laboratoire ou de bibliothèque, sa théorie est peu savante, sa littérature peu compliquée, son orthographe souvent assez primitive; mais il sait voir, il sait observer, il sait se poser des questions, et parfois — la preuve en est donnée par Perraudin[1] — il sait y répondre.

Faisons des vœux pour que l'envahissement du cosmopolitisme international ne fasse pas trop disparaître cette race vaillante, honnête, intelligente et, je n'hésite pas à le dire, distinguée, que nous aimons et que nous honorons profondément.

[1] J'avais l'espoir de découvrir dans les papiers de Perraudin quelqu'autre note intéressant la science : cet espoir a été déçu. Voici cependant l'indication de deux sujets d'étude dont le souvenir a pu être retrouvé dans les traditions de la famille par M. Maurice Guigoz, à Saxon, arrière-petit-fils de J.-P. Perraudin :

« Très frappé de la vaste étendue du territoire mort occupé par les glaciers et les rochers, Perraudin cherche à en supputer, dans sa vallée, la superficie et à la comparer à celle des champs et pâturages productifs; il formulait le résultat de ses calculs dans ces termes : « La terre cultivée n'est qu'un petit jardin en comparaison du désert. » (C'est parfaitement exact pour la vallée de la Dranse, en amont de Fionnay. F.-A. F.)

Autre recherche : « Perraudin essaya de déterminer le pouvoir d'érosion de la Drance. Au pont du Quart (vallée de Torrembey), il prit des repères pour mesurer de combien l'eau pouvait annuellement creuser le rocher. Cette donnée trouvée, il calcula la durée qu'avait dû employer la rivière pour s'enfoncer dans le rocher jusqu'au fond de la gorge actuelle. » (Une telle mesure semble irréalisable si l'on n'y consacre un nombre considérable d'années. F.-A. F.)

Les calculs et résultats de ces recherches n'ont malheureusement pas été conservés. Mais l'indication même des problèmes que tentait de résoudre notre chasseur de chamois de Lourtier est certainement intéressante.

Observations faite par un paÿsant
de lourtier

Aÿant depuis longtemps observé des marques
ou # Cicatrice faite sur des roc ~~fif~~ vif et qui ne
se décompose pas, et dont je ne connoisoit pas
pas la Cause, apre biens des reflections j'ai
enfin en m'aprochant des Glacier jugé qu'elles
etoents faites par la pression ou pesenteur des dites
masses, dont je trouve des marque au moins
jusqu'a Champsec. Cela me fait croire qu'=
autrefois la grande Masse de Glaces remplisoit
toute la valée de Bagne et je m'offre a le
prouver aux Curieux par l'évidence, en
raprochant les dites traces de Celles que les
glaciers decouvrent apresent:

Par l'observateur jean Pierre Perraudin

to elles sont
toutes dans
la directions
des valons

Fac-simile d'une note de J.-P. Perraudin de Lourtier, écrite en 1818 dans un manuscrit d'Henri Gilliéron (MS Gilliéron XXX. 223, Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne.)

F.-A. F.